

Paul LEROY

Les Dernières Années de BOIELDIEU à Jarcy



Centenaire de la Mort de
François-Adrien BOIELDIEU
1834 - 1934


BIBL. STE
GENEVIÈVE

Paul LEROY

Les Dernières Années de BOIELDIEU à Jarcy



Les Dernières Années de BOIELDIEU à Jarcy

Jarcy, dernière étape d'une vie trop courte — Boieldieu a vécu 58 ans — c'est là qu'il espérait goûter longtemps les vrais bonheurs, simples, si simples, ceux qui sont faits de presque rien, d'un sourire d'enfant, d'un regard, d'une pensée, d'un souvenir, ces bonheurs que les autres ne devinent pas.

N'est-ce pas lui qui avait écrit : « Une femme aimable, remplie de talents, des enfants que l'on voit croître sous ses yeux, voilà le vrai bonheur, tout le reste est faux et n'est qu'illusion ».

Jarcy, c'est un petit hameau perdu dans la Brie, c'est le village facile à peupler de méditations et de rêves.

Boiedieu y est tout à fait heureux. Avec malice il parle du présent, il rit de l'avenir qui s'annonce joyeux : « Je suis ici le plus heureux des coquins que la terre ait portés. Je deviens comme un tonneau, je me porte comme un moine, — sa santé paraissait en effet s'être améliorée, — et j'ai l'assurance d'être un jour bien rond et toujours gai dans ma bonne ferme, environné de bons amis, avec qui nous irons faire enrager les petites paysannes du lieu... »

Joies éphémères. Son bonheur sera hélas de courte durée.

Il a beaucoup de charges, « la Dame Blanche » ne peut plus suffire, les frais d'éducation de son fils Adrien augmentent tous les jours, il a les pensions qu'il fait à ses proches parents et dans la famille on le tiraille de tous côtés. Boieldieu avait une âme si généreuse, il était de ces êtres d'exception qui bannissent le plus largement

possible de leurs cœurs le raisonnable et très pratique égoïsme.

Boieldieu a hâte de donner son nouvel opéra : « Les Deux Nuits », ce sera le dernier.

Ah ! ces « Deux Nuits », elles font tourner la tête au pauvre Boieldieu, jamais aucun ouvrage ne lui avait donné autant de tourments, autant de tracas.

Lui qui pourtant se méfiait des poètes avait eu la faiblesse d'accepter l'insipide poème du vieux Bouilly, cédant pour ne point lui faire de peine à ses lamentations et à ses jérémiades.

Et le soir de la première des « Deux Nuits », bien que le livret eût été remanié par Scribe, l'auteur de celui de « la Dame Blanche », et malgré la beauté de l'œuvre musicale, car Boieldieu n'avait point démérité, ce fut un insuccès qui se confirma les soirs suivants. De ce cruel verdict, que des complaisances intéressées aidèrent, cet ouvrage ne put, malgré sa qualité musicale, jamais se relever. Boieldieu en ressentit le plus vif chagrin.

A Rouen, à qui Boieldieu avait dédié « les Deux Nuits », comme voulant les mettre sous la protection de sa ville natale, on leur fit un gros

succès, on organisa même la traditionnelle sérénade sous les fenêtres de l'immeuble du 10 bis de la rue de Fontenelle où Boieldieu descendait lorsqu'il venait à Rouen ; sérénade qui avait été inaugurée lors de la première de « la Dame Blanche » et qui valut, une fois de plus, à ses auteurs, les musiciens de l'orchestre du Théâtre des Arts, le non moins traditionnel procès pour... tapage nocturne.

Comme tout s'évanouit vite...

Le bon temps est passé. L'heure des épreuves a sonné, le destin d'une main brutale a clos la liste de ses jours heureux. Boieldieu n'est plus à l'âge où les épreuves peuvent encore stimuler le talent. Ce sont les dernières, la mort seule en apportera le remède. On croirait que vers toutes les fins d'existences la destinée se réserve la joie maligne de faire souffrir inutilement, c'est peut-être comme l'a dit un poète que l'essence de la vie c'est de la douleur en somme, les peines, les soucis et les rides d'un homme sont le paiement de l'heure où vraiment il régna.

L'homme qui avait fait chanter la France pendant trente ans, l'homme qui avait été acclamé par les foules, l'homme que les souverains, les villes, s'étaient disputé et avaient

accablé d'hommages, cet homme-là, amère ironie du sort, allait se trouver réduit au besoin et non point par de folles imprévoyances mais par la maladie, l'adversité et aussi une trop grande générosité.

Le théâtre périclitait. La Révolution de Juillet 1830 avait fait perdre à Boieldieu places et pensions, il avait dû laisser son poste au Conservatoire pour raisons de santé.

Aux soucis d'argent s'ajoutaient donc les tourments physiques. Il traîne depuis déjà longtemps, sa faiblesse est extrême, il a son enrouement qui persiste, rien n'y fait, c'est un voile qui lui ôte l'organe, il ne peut plus ni parler, ni chanter, et comme il ne peut pas composer sans chanter, il a dû renoncer à travailler. Il se voit obligé d'abandonner un ouvrage commencé, et le pauvre muet va voyager, beaucoup voyager, mangeant ses dernières économies à parcourir une partie de la France et de l'Italie. Son imagination d'artiste, sa sensibilité si fine exacerbée encore par la maladie, s'exaltent devant les sites merveilleux, les beautés, les richesses qu'il admire au cours de ses voyages.

Paris lui paraît pâle après les splendeurs de

l'Italie. « Jarcy était pour moi mon Italie, écrit-il, Paris ne sera jamais pour moi Rome, Naples, Florence. La Butte Montmartre ne me remplacera pas le Vésuve, Sainte Geneviève — ce petit gâteau de Savoie — ne me remplacera pas Saint-Pierre. »

Boieldieu conserve toujours sa belle confiance dans la vie, il garde dans les tristesses de la maladie toute sa fraîcheur de cœur et d'esprit, il se console très philosophiquement. « La bonne santé, dit-il, est souvent la récompense de la vie sage. Dame Justice s'est montrée un peu sévère pour moi, mais j'espère toujours que nous finirons par nous raccommoder. » Jamais un murmure de colère, jamais une plainte acerbe, il est malade aussi patient qu'il avait été compagnon aimable et courtois. S'il a du chagrin, ce n'est pas pour lui mais pour son fils Adrien, pour son avenir, ses deux filles s'étaient mariées et il les avait très généreusement dotées, il ne restait donc plus qu'Adrien qui avait maintenant dix-sept ans et dont la part s'engloutissait tous les jours.

Au début de l'année 1834, la situation matérielle de Boieldieu s'est un peu améliorée par sa réintégration à son poste du Conservatoire, réintégration de pure forme d'ailleurs car son état de

santé devient de plus en plus lamentable. Lentement, insidieusement, la phtisie avec ses ruses, reculant, avançant, reculant pour faire plus mal encore, la phtisie qui lui ronge les poumons depuis cinq ans a fait son œuvre.

Boieldieu ne sut jamais l'atroce vérité.

A la fin de septembre 1834, Boieldieu, qui séjournait dans les Pyrénées, rentre à Jarcy. Le pauvre malade est l'ombre de lui-même, mais il n'a pas perdu espoir.

Le 8 octobre, c'était l'agonie, il s'éteignait paisiblement, comme s'il eût craint en ces instants suprêmes d'importuner ; il avait vécu doux et bon, il se préparait à mourir calme et silencieux.

Ses yeux voilés semblent chercher encore le regard d'Adrien. En une dernière étreinte, farouche et désespérée, il serre dans sa main déjà froide la main de son fils qui, les yeux baignés de larmes, contemple ses traits altérés, et il meurt, emportant avec lui la chère vision de l'être qu'il avait le plus aimé.

La vie de Boieldieu ? Une simple histoire... Peu d'aventures mais combien de jolies choses. Combien de sourires.

Une belle histoire, car le bonheur, cet infidèle ami, avait longtemps prodigué ses faveurs et ses largesses.

La douleur devait se venger, elle vint un jour interrompre les félicités, et la belle histoire ne fut plus qu'une pauvre histoire ; mais au fond, même meurtris, sont-ils à plaindre ceux qui ici-bas ont habité un monde peuplé par leur propre rêve.

Boieldieu était aussi grand par le cœur que par l'esprit ; il était admiré, plus encore il était aimé.

Etre charmant occupé à savourer la vie en ses fleurs, en ses parfums, en ses voluptés, il n'eut pas le temps de souffrir de l'envie qui rend si souvent l'homme injuste et méchant ; nature droite et loyale, noble caractère, il sut, au soir de son existence, se résigner à son nouveau et cruel destin. Boieldieu fut bien un homme moralement exceptionnel. Il vivait au théâtre dans un milieu où le culte du moi est assez religieusement observé ; d'autre part, l'intrigue, l'appât du gain, l'égoïsme qui encombrent le monde et gâtent les relations des hommes ne sont point nés d'hier ; Boieldieu semble bien s'être ferme-

ment dégagé de toutes ces misères, de toutes ces petitesses pour mener une vie de bonté et de désintéressement qui étonne même, tant il est rare de rencontrer chez un même homme tant de qualités réunies.

Comme artiste, il serait puéril de vouloir le mettre au rang des plus grands, car son génie n'égala jamais et à beaucoup près Mozart, Beethoven, Berlioz, Wagner.

Faible harmoniste, ses études tardives ne lui avaient pas permis d'approfondir cette science, mais il se rattrapait singulièrement du côté de l'instrumentation. Grand homme de théâtre, comme plus tard Massenet, préoccupé sans cesse de l'effet, du ressort scénique qui anime un ouvrage, il avait une merveilleuse compréhension du théâtre et c'est là qu'il laissa s'épanouir sa séduisante personnalité. Ce fut un charmeur.

Son génie reste la plus expressive, la plus fine évocation de la grâce, de la limpidité, de l'élégance de l'opéra-comique français.

Le nom de Boieldieu n'a rien à redouter des outrages du temps. « La Dame Blanche », protectrice du dernier des chevaliers d'Avenel, lui a bien donné l'immortalité. Même en vieillissant,

même en passant de mode, l'empreinte reste ineffaçable car son apparition marqua une date dans l'histoire de l'art qui, lui, est éternel.

Boieldieu a droit à notre admiration, à notre reconnaissance, parce qu'il apporta une magnifique contribution à l'art français, mais s'il est vrai que l'amitié est la pierre de touche des hommes, il a droit à un souvenir plus tendre encore, car lui avait su aimer.





Les fragments de lettres de Boieldieu sont extraits de la correspondance inédite, de M. Paul-Louis Robert.

- Imprimerie des -
PETITES AFFICHES
de NORMANDIE
- - ROUEN - -